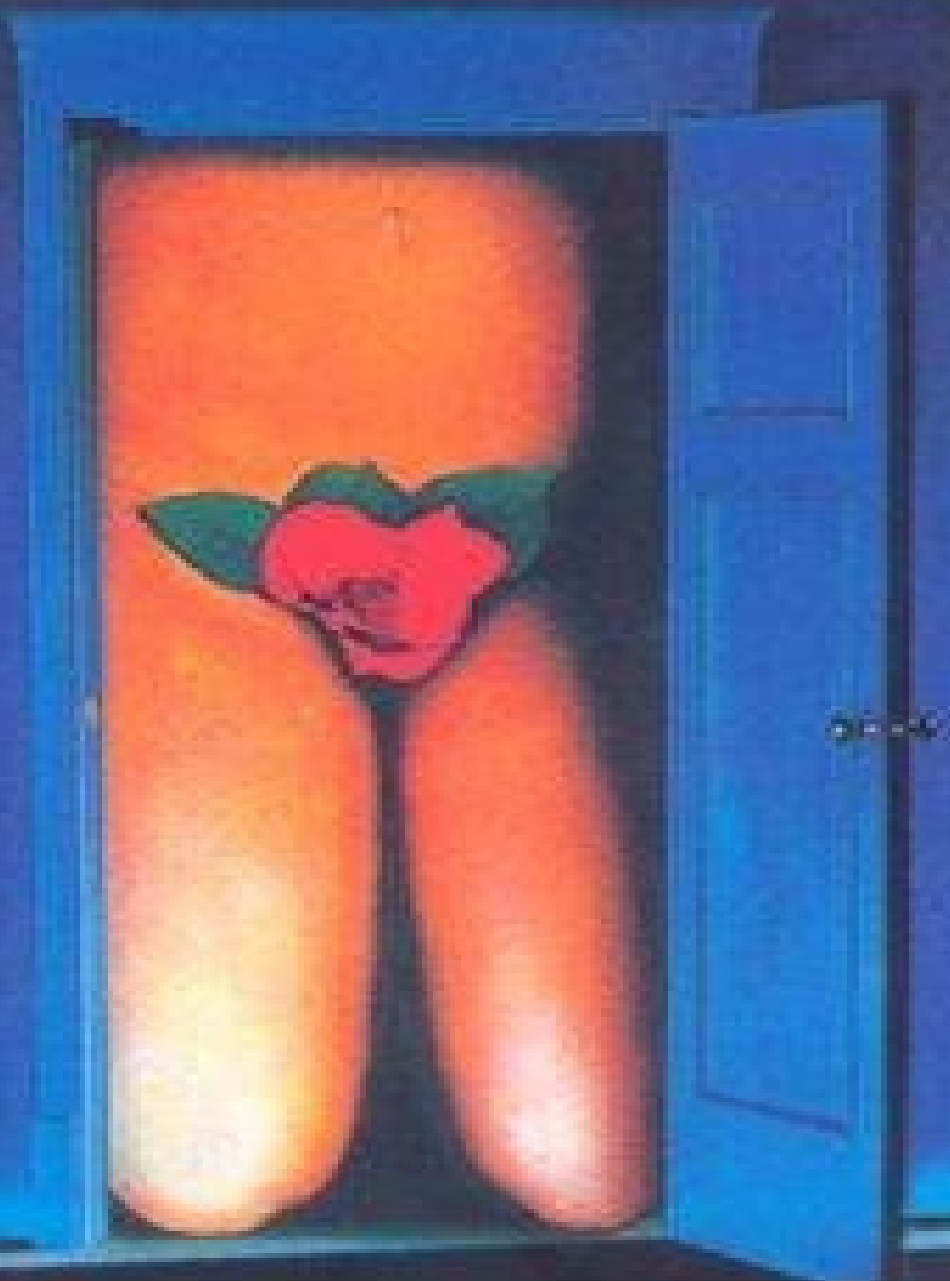




CHARLES
BUKOWSKI
Contes de la folie
ordinaire



Texte intégral

Charles Bukowski

Contes de la folie ordinaire

Préface de Jean-François Bizot

France Loisirs

123, bd de Grenelle — Paris

Édition du Club France Loisirs, Paris, avec l'autorisation des Éditions Grasset
et Fasquelle

Titre original :
Erections, ejaculations, exhibitions and général taies of ordinary madness

Traduit de l'américain par Jean-François Bizot et Léon Mercadet
© 1967-1972, by Charles Bukowski.

Le Sagittaire, Paris, 1977. © Éditions Grasset et Fasquelle, 1981.
ISBN : 2-7242-1256-8

LE JOUR OÙ J'AI RENCONTRÉ BUKOWSKI

J'avais envie de voir la gueule de Charles Bukowski, l'écrivain de Los Angeles. Je voulais respirer de près son haleine épaisse de vieil alcoolo.

J'aimais déjà avant ce Rabelais qui carbure à la bière, ce Miller ventru qui débite en toute simplicité d'ignobles vérités. Il fallait que je le rencontre, que je le cause, et surtout : il fallait traduire ses textes.

On m'a donné son adresse au Los Angeles Free Press, le journal underground qui a été racheté par la Mafia.

Je sonne chez lui. J'attends devant une porte vitrée, au rez-de-chaussée d'un pavillon vert pomme, entouré de pavillons tout aussi vert pomme. Il est seulement midi et demie. Bukowski doit cuver sa bière. Non. La porte s'ouvre. C'est lui. Il a un énorme bedon blanc et une tronche vérolée de vieil hobereau prussien. Par principe et pour voir, il est d'abord méfiant et bourru. Je prononce enfin la phrase magique :

— I come from Paris.

Sourire. Il me fait entrer et va se poser sur un canapé. Je repère des bouteilles de bière dans le décor. On dirait un pavillon témoin des années cinquante. Et partout des bouteilles de bière. Vides. Sur la moquette archi usée. Sur les accoudoirs des fauteuils. Dans les plis de l'édredon sur le lit. Sous les chaises. Dans une poubelle. Au moins deux cents bouteilles de bière. Beaucoup de Budweiser. À part ça, rien, sauf une machine à écrire sur une petite table et une dizaine de livres qui traînent là un peu au hasard.

Bukowski s'enfonce dans les coussins en polyuréthane de son canapé. Sa chemise bâille sur un maillot de corps troué. Le pantalon ferme mal sur son bedaine. Son œil commence à briller et quand l'œil de Bukowski brille, on a envie de se marrer. Il se penche vers moi et chuchote :

— Il y a une fille dans la salle de bains... Elle fait un mètre quatre-vingt-dix.

Il rigole.

Bukowski doit avoir cinquante-cinq ans. Il a fait des tas de métiers. Il a vomi ses tripes dans tous les bars de L.A., traîné sa dégaine de clodo sur tous les champs de courses et s'est fait virer à coups de pompes de toutes les fêtes où on l'a invité. Il est bien trop intolérable. À cinquante ans, il est devenu écrivain, romancier et poète, chroniqueur aussi dans la presse underground.

On entend du bruit dans la cour. Bukowski se lève d'un bond et, le bide à l'air, va gueuler à la fenêtre :

— Saloperie de merde ! J'en ai marre de vos foutues poubelles ! Faut être con pour foutre des bouteilles dans ces poubelles de merde !

Son œil se marre encore. Je regarde sa poubelle remplie de bouteilles. Il a l'air de vouloir don d'envenimer les choses pour que « ça pète ». Parfois, ça se termine avec de gros coups. Alors il mouche son sang qui pisse et se met une escalope sur la bosse.

Et Miller ? Il ne l'a jamais rencontré. On avait arrangé un tête-à-tête mais Bukowski a oublié d'y aller. Même chose pour Ginsberg et Burroughs, qu'il n'a seulement entrevus une fois, par hasard, dans un studio de radio. Bukowski est un solitaire.

Il se marre :

— Tu es mon premier écrivain.

Bukowski écrit ses romans d'une traite, en vingt ou trente jours, et en travaillant douze heures d'affilée. Il compose aussi des poèmes, cinq ou même dix dans une seule nuit. Il marche à la bière, avec parfois un petit joint pour se remettre.

— La bière ça te donne pas des rushes comme l'alcool et ça tient compagnie toute la nuit. Le problème avec les joints, c'est que tu te marres et que tu arrêtes d'écrire !

Charles se lève. Il va mettre une autre chemise. Au fond il est content qu'on lui permette de voir de Paris. Il enfle une chemisette jaune canari.

— Superbe, hein ? Je l'ai mise en ton honneur.

Il commence à raconter des horreurs, avec une pointe d'ironie qui fait tout passer.

— L'autre soir, j'étais à cette fête. Une blonde avec un chemisier en soie vient me parler. Elle a des pilules plein la poche. Elle me les fait voir. Je lui demande si elles sont bonnes. Elle m'envoie un de ces sourires ! J'en prends une quinzaine et je les frotte contre mes lèvres. Je suis pas rasé. J'ai ma tronche de vieux vérole et je suce ces trucs. La fille panique. Alors je les lui rends, tout mouillés, all goochy, goochy...

L'œil pétille.

Toutes les histoires de Bukowski sont aussi vraies qu'infectes et, en cela, font honneur à la littérature : il raconte ce que les autres enjolivent et dissimulent. Le sexisme, la misère du quotidien, la violence et les sentiments de ceux qui souffrent curent le nez. Et c'est pour ça qu'il gêne : il parle à tout le monde.

— Je ne vais plus dans les bars. J'ai l'estomac fragile maintenant. Mon rêve, ce serait de me fringuer à mort et d'aller dans un restaurant chic. Je me planterais au bar, je boirais en me foutant du maître d'hôtel, jusqu'à ce que le cuisinier fiche le camp.

La copine de Charles sort de la salle de bains. Elle est grande, ça oui, avec une tête d'étudiante des années soixante. Elle me dit :

— Alors, Charles est très connu en France ?

Non, personne ou presque ne le connaît en France.

Il rit :

— J'ai cinquante-cinq ans, il me reste trente ans à vivre. Je fais attention. Tien
je boirais bien un coca.

On est un samedi.

— Charles, tu vas aux courses ?

— Non, trop de touristes le samedi.

Il a envie de fumer un joint. En Californie, on doit bien fumer dix tonnes
d'herbe chaque jour. Il se souvient du temps où il allait lire ses poèmes dans les
fac. Un jour il a trouvé les étudiants si cons qu'il a arrêté sa lecture et s'est mis
leur poser des questions, puis à les couvrir d'insultes. Bande de cons !

Et Bukowski se met à parler du diable :

— Il est pas mal, mais il fait trop d'erreurs.

— Et Dieu ?

— C'est vrai. Je suis un con. Dieu c'est pire.

Jean-François Bize

Cet ouvrage est une sélection, approuvée par l'auteur, des textes contenus
dans l'édition américaine.

Un second volume, à paraître en 1978, regroupera tous les textes qui n'ont
donc pu prendre place dans ce recueil.

LA PLUS JOLIE FILLE DE LA VILLE

De ses cinq sœurs, Cass était la plus jeune et la plus jolie. D'ailleurs, Cass était la plus jolie fille de la ville. Cinquante pour cent de sang indien dans les veines de ce corps étonnant, vif et sauvage comme un serpent, avec des yeux assortis. Cass était une flamme mouvante, un elfe coincé dans une forme incapable de la retenir. Longs, noirs, soyeux, ses cheveux tournoyaient comme tournoyait son corps. Tantôt déprimée, tantôt en pleine forme, avec Cass c'était tout ou rien. On la disait cinglée. On : les moroses, les moroses qui ne comprendront jamais Cass. Pour les mecs, elle n'était qu'une machine baiseuse. Cinglée ou pas, ils s'en moquaient. Cass aimait la danse, le flirt, embrasser les hommes, mais, sauf pour deux ou trois, au moment où les types allaient se la faire, Cass leur avait toujours filé entre les pattes, salut les mecs.

Ses sœurs lui reprochaient de mal utiliser sa beauté, et de ne pas se servir assez de sa tête. Pourtant, Cass était intelligente, et elle avait une âme. Elle aimait la peinture, la danse, le chant, la poterie, et quand les gens souffraient, allaient mal, Cass avait vraiment de la peine pour eux. C'est bien simple : Cass n'avait ressemblé à personne ; Cass n'avait pas l'esprit pratique. Ses sœurs étaient jalouses parce qu'elle séduisait leurs bonshommes, et puis elles lui en voulaient de ne pas mieux les exploiter. C'est avec les laids qu'elle se montrait la plus gentille. Les soi-disant beaux mâles lui répugnaient : « Rien dans le ventre, rien dans la tête, disait-elle. Un joli petit nez, des petites oreilles bien ourlées, et ils commencent à rouler. Tout en surface, rien à l'intérieur. » Telle qu'elle était, Cass frôlait la folie ; telle qu'elle était, on la traitait de folle.

L'alcool avait tué son père et la mère avait disparu en abandonnant ses filles. Les filles avaient été voir un oncle, qui les mit au couvent. Là, plus encore que ses sœurs, Cass avait été malheureuse. Toutes les filles étaient jalouses de Cass, et Cass avait dû se battre avec la plupart. Elle était marquée au rasoir sur le bras gauche, en souvenir de deux bagarres. Une cicatrice lui barrait la joue mais cette cicatrice, loin de l'enlaidir, rehaussait sa beauté.

J'ai connu Cass au West End Bar quelques nuits après sa sortie du couvent. Plus jeune que ses sœurs, elle avait été relâchée la dernière. Elle est venue s'asseoir à côté de moi, sans façons. J'étais sûrement l'homme le plus laid de la ville, ça a peut-être un rapport.

Je lui ai demandé :

— Tu bois quelque chose ?

— Pourquoi pas ?

Je ne crois pas que nous ayons dit des choses extraordinaires cette nuit-là. Mais avec Cass, tout changeait. Elle m'avait choisi, c'était aussi simple que ça. Rien ne la pressait. Son verre lui a paru bon et elle en a repris d'autres. Cass avait l'air d'une gamine, mais on la servait quand même. Elle devait montrer de faux papiers au barman, je ne sais pas. Bref, à chaque fois qu'elle revenait des w.-c. et qu'elle s'asseyait à côté de moi, je me sentais très fier. Cass était la plus jolie fille de la ville et aussi une des plus jolies filles que j'ai jamais connues. Je l'ai prise par la taille et je l'ai embrassée.

— Tu me trouves jolie ?

— Oui bien sûr, mais il y a autre chose... il y a plus que ton visage...

— Tout le monde me reproche d'être jolie. Je suis vraiment jolie ?

— Jolie n'est pas le mot, c'est même presque impoli.

Cass a plongé la main dans son sac et j'ai cru qu'elle cherchait un mouchoir. Elle a ressorti une longue aiguille à chapeau. Je n'ai rien pu faire, elle s'est plongée l'aiguille dans le nez, juste au-dessus des narines. J'ai été dégoûté et horrifié.

Cass m'a regardé en riant :

— Alors, je suis toujours jolie ? J'attends ton avis, mec !

J'ai retiré l'aiguille et j'ai arrêté le sang avec mon mouchoir. Plusieurs personnes, dont le barman, avaient assisté à la scène. Le barman s'est amené :

— Dites donc, recommencez votre cirque et je vous mets dehors. On n'a pas besoin de vos comédies ici.

— Va te faire foutre, mec !

— Feriez mieux de la surveiller, m'a dit le barman.

— Ne vous en faites pas pour elle.

Cass a crié :

— C'est mon nez, et je fais ce que je veux avec !

— Non, dis-je, ça me fait mal.

— Ça te fait mal que je me plante une aiguille dans le nez ?

— Oui.

— Bon, je ne recommencerai plus. Allez, fais un sourire !

Cass m'a embrassé, avec une petite grimace sous son baiser, mon mouchoir pressé sur le nez. Le bar a fermé et nous sommes allés chez moi. Il restait de la bière, on s'est assis pour bavarder, et là, j'ai vraiment senti combien Cass était une fille gentille, ouverte. Elle se donnait sans réfléchir. Mais il suffisait d'une seconde pour qu'elle se referme, qu'elle retombe dans son incohérence sauvage Schizo. Belle, intelligente et schizo. Un homme, le moindre accident, pouvaient la démolir pour toujours. Je me disais : pourvu que ça ne soit pas moi.

On est allés au lit, j'ai éteint la lumière et Cass m'a demandé :

— Tu as envie quand ? Tout de suite ou demain matin ?

— Demain matin.

Et j'ai tourné le dos.

Le lendemain matin, je me suis levé, j'ai préparé deux cafés et j'en ai porté un à Cass.

Elle a ri :

— Tu es le premier type que je rencontre qui débande la nuit.

— Bah, on n'a pas besoin de ça, toi et moi.

— Si, j'ai envie et tout de suite. Attends-moi, je reviens !

Cass a disparu dans la salle de bains. Elle est ressortie dans la minute éblouissante, ses longs cheveux noirs brillaient, ses yeux brillaient, elle brillait. Cass ondulait vers moi tranquille et nue, et c'était bien. Elle s'est glissée sous les draps.

— Viens, mon amant.

Je suis venu.

Cass embrassait longuement et sans impatience. J'ai caressé sa peau, ses cheveux, puis je suis monté sur elle. C'était chaud et serré. Je lui ai fait l'amour doucement, je voulais que ça dure. Elle me regardait droit dans les yeux. J'ai demandé :

— Comment tu t'appelles ?

— Qu'est-ce que ça peut bien te faire ?

J'ai ri, et on a continué à baiser. Plus tard, elle s'est rhabillée et je l'ai ramené au bar, mais impossible de l'oublier. Je n'avais pas de boulot et j'ai dormi jusqu'à deux heures, puis je me suis levé pour lire le journal. J'étais dans la baignoire quand Cass est arrivée avec une énorme plante, un bégonia.

— Je savais que je te trouverais dans la baignoire, je t'ai amené de quoi cacher ton machin, petit sauvage !

Cass m'a jeté le bégonia dans la baignoire.

— Et comment savais-tu que je serais dans la baignoire ?

— Je le savais.

Presque chaque jour Cass arrivait quand j'étais dans la baignoire. Je n'avais pas d'horaire fixe mais elle se trompait rarement, toujours avec un bégonia. Ensuite on faisait l'amour.

Une ou deux fois, elle m'a téléphoné en pleine nuit pour que je vienne la sortir de taule, après une bagarre ou un verre de trop. Cass racontait :

— Les salauds, tu les laisses te payer un verre et ils se croient obligés de te mettre la main dans la culotte.

— Quand tu dis oui, tu sais ce qui t'attend.

— Je crois toujours qu'ils s'intéressent à moi, pas seulement à mon corps.

— Moi je m'intéresse à toi et à ton corps. Cela dit, la plupart des types ne doivent pas voir plus loin que tes fesses.

J'ai quitté la ville six mois, histoire de prendre l'air. Je pensais toujours à Cass mais on avait eu une petite discussion, et puis j'avais envie de bouger. Quand j'ai été revenu, je la croyais déjà loin, mais elle est arrivée au West End Bar une demi-heure après moi.

— Salut, salaud, alors on est revenu ?

Je lui ai commandé un verre. Puis je l'ai regardée. Elle portait une robe à col montant. Je ne lui avais jamais vu une robe pareille. Et, enfoncées sous ses yeux, deux épingles à tête de verre. On ne voyait que les têtes de verre, mais les épingles dessous étaient bien plantées.

— Bon sang, tu essayes encore de t'abîmer, hein ?

— Idiot, c'est la mode.

— Tu es cinglée.

— Tu m'as manqué.

— Il y a quelqu'un d'autre ?

— Non, il n'y a personne d'autre. Rien que toi. Mais maintenant je tapine. C'est dix dollars, gratuit pour toi.

— Enlève ces épingles !

— C'est la mode !

— Ça me fait beaucoup de peine.

— C'est vrai ?

— Bien sûr que c'est vrai.

Cass a retiré les épingles, lentement, et les a remises dans le sac.

— Pourquoi vends-tu ta beauté ? Ça ne te suffit pas d'être belle ?

— Pour les gens c'est tout ce que j'ai, ma beauté. La beauté n'existe pas, la beauté ne dure pas. Toi, tu es laid, et tu ne connais pas ta chance : au moins, si on t'aime, c'est pour une autre raison.

— D'accord, j'ai de la chance.

— D'ailleurs, es-tu vraiment laid ? Les gens pensent que oui, moi je ne sais pas.

Tu as un visage fascinant.

— Merci.

On a repris un verre, puis Cass m'a demandé :

— Qu'est-ce que tu fais, en ce moment ?

— Rien. Je n'arrive pas à m'y mettre. Rien ne m'inspire.

— Moi non plus. Si tu étais une femme, tu pourrais tapiner.

— Je n'ai pas très envie de contacts si intimes avec tous ces inconnus. C'est épuisant.

— Tu as raison, c'est épuisant, et puis tout m'épuise.

On est sortis ensemble. Dans la rue les gens se retournaient sur Cass, comme d'habitude. Cass était toujours une belle fille, et plus belle que jamais.

On est rentrés chez moi, j'ai entamé un litre de vin et on a bavardé. Cass et moi, on n'avait pas de problème pour parler. Elle parlait, j'écoutais, je parlais. La conversation roulait tranquille. On avait l'impression de découvrir des secrets ensemble. Quand on en découvrait un bon, Cass riait - de son rire à elle. On aurait dit la joie qui sort de la flamme. Tout en causant on s'embrassait et on se serrait l'un contre l'autre. Ça nous a chauffé le sang et on a décidé de se coucher. Alors Cass a enlevé sa robe montante et je l'ai vue - une cicatrice affreuse en travers de la gorge, large et profonde.

J'ai crié du fond du lit :

— Putain de bonne femme, qu'est-ce que tu as fait encore ?

— C'est l'autre nuit avec un tesson, un coup d'essai. Quoi, tu ne m'aimes plus ? Je ne suis plus jolie ?

J'ai tiré Cass sur le lit et je l'ai embrassée. Elle s'est dégagee en riant :

— Il y a des types qui me filent les dix dollars, je me déshabille et hop, ils n'ont plus envie de baiser. Je garde les dix dollars. C'est très drôle.

— Très. Je meurs de rire... Cass, connasse, je t'aime... arrête de te démolir. Tu es la fille la plus vivante que j'ai jamais rencontrée.

On s'est encore embrassés. Cass pleurait sans bruit, ses larmes gouttaient sur ma peau. Ses longs cheveux noirs m'enveloppaient comme le drapeau de la mort. Notre étreinte fut lente, obscure et merveilleuse.

Au matin Cass s'est levée pour préparer le petit déjeuner. Elle avait l'air calme et heureuse. Elle chantait. Je suis resté au lit, je savourais mon bonheur. Cass est venue me secouer :

— Debout les morts ! Débarbouille-toi, lave ta queue et viens becqueter, j't'invite !

Ce jour-là, on est allé à la plage en bagnole. Un jour de semaine, désert et magnifique, à la fin du printemps. Les clodos de la plage dormaient dans leurs guenilles, sur l'herbe à côté du sable. D'autres étaient assis sur les bancs de pierre et partageaient une triste bouteille. Les mouettes tournoyaient, follement indifférentes. Des vieilles de soixante-dix ans et plus étaient assises sur les bancs et parlaient de liquider des héritages laissés depuis longtemps par des maris lâchés au train et achevés par la connerie. Pour tout dire, il y avait de la sérénité dans l'air et nous avons marché un moment avant de nous allonger sur l'herbe sans un mot. On était bien ensemble, voilà tout. J'ai acheté deux sandwiches, des chips, des bières, et nous avons déjeuné sur le sable. Puis j'ai serré Cass contre moi et nous avons dormi une petite heure. C'était meilleur encore, peut-être, que de faire l'amour. Filer ensemble dans le sommeil sans la secousse du désir. Nous sommes revenus chez moi et j'ai préparé à dîner. Après le dîner, j'ai demandé à Cass si elle voulait vivre avec moi. Elle a pris son temps, puis elle m'a regardé et elle a dit :

— Non.

Je l'ai reconduite au bar et je l'ai laissée après un dernier verre.

Le lendemain, j'ai déniché un boulot de magasinier dans une usine et j'ai terminé la semaine en bossant. J'étais trop crevé pour faire autre chose mais le vendredi soir je suis retourné au West End Bar. Je me suis installé et j'ai attendu Cass. Les heures ont passé. Quand j'ai été bien beurré, le barman m'a parlé :

— Désolé, pour votre petite amie.

— Quoi ?

— Vraiment désolé. Vous n'étiez pas au courant ?

— Non.

— Suicide. On l'a enterrée hier.

— Enterrée ?

Et moi qui guettais son arrivée. Comment avait-elle pu faire une chose pareille ?

— Ses sœurs se sont occupées de tout.

— Suicidée ? Je peux vous demander comment ?

— Elle s'est ouvert la gorge.

— J'ai compris. Donnez-moi à boire.

J'ai picolé jusqu'à la fermeture. Cass, la plus jolie des cinq sœurs, la plus jolie fille de la ville. J'ai réussi à rentrer avec ma bagnole et je suis resté à cogiter. Quand elle m'a dit ce non, j'aurais dû insister au lieu de me taire. Je lui avais demandé de vivre avec moi et ça l'avait touchée, j'en suis sûr. Dans cette histoire

j'avais été trop réservé, trop distant, trop flemmard. Je méritais de crever et j méritais sa mort. Je n'étais qu'un chien. Et là, j'insulte les chiens. Je me suis levé j'ai déniché une bouteille de vin et je l'ai vidée comme une brute. La plus jolie fille de la ville, Cass, morte à vingt ans.

Dans la rue ça klaxonnait. Les types appuyaient à fond, ils insistaient. J'ai balancé la bouteille et j'ai gueulé :

— FERMEZ-LA, FILS DE PUTES !

La nuit tombait lentement et c'était trop tard.

LA VIE DANS UN BORDEL AU TEXAS

Je suis descendu du car dans ce bled au Texas, il faisait froid, j'étais constipé et - coup de chance - je trouve une chambre très grande, propre, pas plus de cinq dollars la semaine, avec une cheminée, mais je venais à peine de me déshabiller quand le vieux noir s'est pointé au pas de course et s'est mis à fourrager dans le foyer avec un long tisonnier. Il n'y avait pas de bois dans la cheminée et je me demandais ce qu'il fabriquait avec son tisonnier. Puis ce type m'a regardé, il a pris son courage à deux mains et il a balancé un drôle de soupir : « issssss, issss ». J'ai pensé : je ne sais pas pourquoi, mais il me prend pour une tante, et comme je n'en suis pas une je ne peux rien faire pour lui. Bah, c'est la vie et le monde a toujours marché comme ça. Le vieux a tourné deux trois fois dans la pièce avec son tisonnier et il s'est tiré.

J'ai escaladé le lit. Les voyages en car me constipent toujours et me flanquent des insomnies, d'ailleurs je n'arrive jamais à dormir.

Bref, le noir au tisonnier a disparu et je me suis allongé sur le lit en me disant : « Si tout va bien, dans trois jours j'arriverai peut-être à chier. »

On a rouvert la porte et voilà qu'entre une créature plutôt accorte, elle se met à genoux pour récurer la boiserie, avec son cul qui tortille et se retortille.

— Ça te dit, une jolie fille ?

— Non. Trop crevé. Je débarque du car. Tout ce que je veux, c'est dormir.

— Rien de tel qu'un beau cul pour aider à s'endormir. Cinq dollars tout compris.

— Je suis trop fatigué.

— Une jolie fille, très propre ?

— Où ça ?

— C'est moi.

Elle s'est mise debout en face de moi.

— Désolé. Trop fatigué, vraiment.

— Deux dollars.

— Désolé.

Elle s'est tirée. Trois minutes plus tard, j'ai entendu la voix du type.

— Quoi ? T'es même pas capable de lui reflipper ton cul ? On lui passe la meilleure chambre, pour cinq dollars seulement, et tu racontes qu'il veut pas d'

ton cul ?

— Mais Bruno, j'ai essayé ! Dieu le sait, Bruno ! J'ai essayé !

— Sale pute !

Je connaissais la musique. L'autre a cogné, et ce n'était pas une gifle. Les bons macs font attention à ne pas abîmer le visage. Ils claquent la joue, la mâchoire, évitant les yeux et les lèvres. Le Bruno devait être à la tête d'une forte écurie. C'était carrément le bruit sourd d'un poing sur un crâne. La fille braillait, elle rebondi contre le mur, et le frère Bruno l'a ramassée avec un direct. Elle valse entre la cloison et les poings, elle criait, et moi, allongé sur mon lit, je pensais qu'd'accord, la vie est parfois digne d'intérêt mais que là, vraiment, je n'avais nul envie de me farcir tout ce boucan. Si j'avais su, j'aurais passé un moment avec elle.

Je me suis endormi.

Au matin, je me suis levé et habillé. Bien sûr que je me suis habillé ! Mais toujours impossible de chier. Alors je suis sorti dans la rue et j'ai marché en passant en revue les magasins de photo. Je suis entré dans le premier.

— Monsieur ? C'est pour une photographie ?

La jolie rousse m'envoyait son sourire.

— Avec ma binette ? Non, je cherche Gloria Westhaven.

— Gloria Westhaven ? C'est moi.

La fille a croisé les jambes, en remontant sa jupe, et je me suis dit qu'il fallait mourir pour connaître le paradis.

— Qu'est-ce que vous me racontez ? Vous n'êtes pas Gloria Westhaven. Gloria Westhaven, je l'ai rencontrée dans le car, en venant de Los Angeles.

— Et qu'a-t-elle de si particulier, elle ?

— Eh bien, j'ai appris que sa mère tenait un magasin de photo, et j'essaye de la retrouver. Dans le car, il s'est passé quelque chose entre nous.

— Vous voulez dire que rien ne s'est passé, dans le car.

— On s'est rencontrés. Quand elle est descendue, elle avait des larmes plein les yeux. J'ai fait le trajet jusqu'à La Nouvelle Orléans, et j'ai repris le car en sens inverse. Gloria est la première femme qui pleure à cause de moi.

— Elle pleurait peut-être à cause d'autre chose.

— C'est ce que je croyais, avant que les autres passagers commencent à m'engueuler.

— Et tout ce que vous savez, c'est que sa mère tient un magasin de photo ?

— Oui.

— Dans ce cas, écoutez. Je connais bien le directeur du journal qui compte dans le coin.

— Ça ne m'étonne pas, dis-je, et j'ai regardé ses jambes.

— Laissez-moi votre nom et votre adresse. Je lui raconterai votre histoire. Il faudra seulement changer quelques détails. Vous vous êtes rencontrés dans un avion, vu ? Coup de foudre dans les nuages. Vous vous êtes séparés et perdus de vue, d'accord ? Vous avez repris l'avion depuis La Nouvelle Orléans et tout ce que vous savez, c'est que sa mère est photographe. Compris ? Ça passera dans le journal de demain, dans la rubrique de M... K... O.K. ?

J'ai dit : «O.K. » et j'ai regardé une dernière fois ses guibolles. Quand je suis sorti, elle décrochait le combiné. J'étais dans la deuxième ou troisième ville du Texas et on me traitait comme un patron. J'ai marché jusqu'au premier bar...

Il y avait beaucoup de monde pour l'heure qu'il était. Je me suis assis sur le seul tabouret de libre. En fait non, il restait deux tabourets de libres : un à droite du gros lard, et un à gauche. Le gros lard pouvait avoir vingt-cinq ans ; deux mètres vingt et cent vingt kilos bien emballés. J'ai donc pris l'un des tabourets et j'ai demandé une bière. Je l'ai vidée, et j'ai repassé commande.

— J'aime quand on boit comme ça, a dit le gros. Ici, il n'y a que des pédés, ils s'assoient et ils dorlotent leur demi pendant des heures. Des lavettes. J'aime ta façon de lever le coude, étranger. Dis-moi, qu'est-ce que tu fabriques dans le coin ? D'où que tu sors ?

— Je ne fabrique rien dans le coin, et je sors de Californie.

— T'es sur un coup ?

— Sur rien, non. Je me balade, point à la ligne.

J'ai bu la moitié de ma seconde bière.

— Je t'aime bien, étranger, a dit le gros, et je vais même te faire une confidence. Mais je vais te parler à l'oreille. Parce que même si je suis un gros, j'ai bien peur qu'on ne fasse pas le poids ici, toi et moi.

— Accouche, ai-je dit en finissant ma bière.

Le gros s'est penché vers moi et il a chuchoté :

— Les Texans puent.

J'ai jeté un œil tout autour et j'ai hoché la tête, tranquille :

— Oui.

Quand le gros a cogné, je me suis retrouvé sous une table que la serveuse venait d'installer pour la nuit. Je suis sorti en rampant, j'ai essuyé ma bouche avec un tire-jus, j'ai regardé tous les types en train de rigoler et je me suis tiré...

Une fois devant l'hôtel, je suis resté bloqué dehors. Un journal coinçait la porte tout juste entrebâillée.

— Hé, je peux rentrer ?

— Qui êtes-vous ?

— Bukowski. Chambre 102. J'ai payé pour une semaine.

— Vous n'avez pas de godillots, au moins ?

— Des godillots ?

— Des rangers.

— Des rangers ?

— Ça va, entrez ! a dit le type.

Je n'ai pas attendu dix minutes pour m'écrouler sur lit, avec la moustiquaire ramassée tout autour de moi. Le lit - et c'était un grand lit, avec une espèce de toit - était entouré par cette moustiquaire. Je l'ai roulée comme un boudin et je me suis étendu au milieu. Je me sentais bien un peu bizarre mais, vu la situation, autant se sentir bizarre. Sans pitié, une clé a tourné dans la porte et la porte s'est ouverte. Une négresse, cette fois, petite et dodue, un visage plutôt joli et un énorme cul.

Et voilà cette bonne grosse noire qui arrache ma moustiquaire bizarre et qui

dit :

— ~~Debout, chéri, c'est l'heure de changer de drap !~~

— Mais je suis arrivé hier !

— Chéri, le jour du changement de drap ne dépend pas du jour de ton arrivée.

Allez, maintenant, enlève tes petites fesses roses et laisse-moi faire mon travail.

— Bon, ça va.

J'ai sauté du lit, tout nu. Ça n'a pas semblé la déranger.

— Tu as un drôle de bon lit, chéri. Le meilleur lit et la meilleure chambre de l'hôtel.

— On dirait que j'ai de la chance.

Elle tendait les draps et je regardais son énorme cul. Elle me le montrait, son énorme cul, puis elle s'est retournée en disant :

— Voilà, chéri, ton lit est fait. Tu n'as besoin de rien ?

— Eh bien, j'aimerais une douzaine de canettes.

— Je vais les chercher pour toi. Donne l'argent d'abord.

Je lui ai donné l'argent et je me suis dit : « Bon, encore une que je ne reverrai plus ». J'ai récupéré la moustiquaire et j'ai décidé de dormir et d'oublier. Mais la grosse noire est revenue, j'ai rejeté la moustiquaire, on s'est assis et on a causé en buvant aux canettes.

Je lui ai dit :

— Parle-moi de toi.

Elle s'est marrée, et elle m'a raconté. Sa vie, bien sûr, n'avait pas été facile. J'en n'ai aucune idée du temps qu'on a passé à picoler. À la fin, elle a grimpé sur le lit et ça a été un des meilleurs coups de ma vie...

Le lendemain matin, je me suis levé et je suis descendu acheter le journal. Mon histoire était bien dans la chronique de ce fameux chroniqueur. On citait mon nom : Charles Bukowski, romancier, journaliste, grand voyageur. La belle dame et moi, on s'était rencontrés dans les nuages, elle était descendue au Texas et j'avais dû continuer jusqu'à La Nouvelle Orléans, pour m'acquitter d'une mission. Ensuite, l'avion du retour, avec la belle dame toujours bien installée dans mon souvenir. Et, pour unique renseignement, sa mère qui tenait un magasin de photo.

Je suis retourné à l'hôtel, j'ai vidé une pinte de whisky, cinq ou six canettes et enfin, j'ai réussi à chier - un acte exaltant ! On aurait dû l'imprimer, ça aussi.

Je suis remonté dans la moustiquaire. Le téléphone a sonné, j'ai décroché.

— On vous demande, Monsieur Bukowski. Le rédacteur en chef du... Voulez-vous prendre la communication ?

— Oui. Allô ?

— Charles Bukowski ?

— Oui.

— Que faites-vous dans cet hôtel minable ?

— Quoi ? Je trouve ces gens très gentils !

— C'est le bordel le plus pourri de la ville. Ça fait quinze ans qu'on essaie de le faire virer. Qu'est-ce que vous faites là ?

— Il faisait froid. J'ai poussé la première porte. Je suis arrivé en car, il faisait

vraiment froid.

— Comment ? Vous avez oublié ? Vous êtes venu en avion.

— Je me souviens très bien.

— J'ai l'adresse de la dame. Vous la voulez ?

— D'accord, si c'est d'accord pour vous. Sinon, n'en parlons plus.

— Je me demande seulement ce que vous fabriquez dans un endroit pareil.

— D'accord, vous êtes le patron du plus gros canard local, vous m'avez téléphoné, et moi, je suis dans un bordel texan. N'en parlons plus, ça vaudrait mieux. La femme pleurait ou je ne sais quoi, et ça m'a travaillé la cervelle. J'y prendrai le premier car...

— Attendez !

— Attendre quoi ?

— L'adresse, je vous la donne. La dame a lu l'article, et même entre les lignes Elle a téléphoné. Elle veut vous voir. Et je ne lui ai pas dit où vous logez. Chez nous, au Texas, on a le sens des convenances.

— Je sais. J'ai appris ça l'autre soir, dans un de vos bars.

— Parce qu'en plus, vous buvez ?

— Je ne bois pas, je me saoule.

— Je me demande si je dois vraiment vous donner cette adresse.

— Dans ce cas, oubliez tout.

Et j'ai raccroché-

Téléphone.

— C'est pour vous, Monsieur Bukowski. Le rédacteur en chef du....

— Passez-le-moi.

— Écoutez, Monsieur Bukowski, votre histoire intéresse un grand nombre de nos lecteurs. Ils veulent savoir la suite.

— Dites à vos journalistes de se servir de leur imagination.

— Dites-moi, ça vous ennuie si je vous demande de quoi vous vivez ?

— Je ne travaille pas.

— Et ça vous suffit de sauter de car en car en faisant pleurer les jeunes dames ?

— Ce n'est pas à la portée du premier venu.

— Ça va, je prends le risque. Je vous donne l'adresse. Mais dépêchez vous d'y aller.

— Et si, dans ce coup-là, c'était moi qui le prenais, le risque ?

Il m'a donné l'adresse.

— Je vous explique le chemin ?

— Pas la peine. Si je suis capable de trouver le bordel, je trouverai bien cette maison.

— Quelque chose me déplaît chez vous, dit-il.

— Ne vous tracassez pas. Si elle a de belles fesses, je vous rappellerai.

J'ai raccroché...

C'était un petit pavillon peint en marron. Une vieille dame est venue ouvrir.

— Je cherche Charles Bukowski, dis-je. Enfin, Gloria Westhaven.

— Je suis sa mère. Vous êtes l'homme de l'avion ?

— Je suis l'homme du car.

— Gloria a lu l'article. Elle a tout de suite compris.

— Parfait. Et maintenant ?

— Entrez donc.

Je suis entré.

La vieille femme a appelé :

— Gloria !

Gloria est arrivée. Elle avait l'air en forme. Une de ces Texanes rousses qui pètent de santé.

— Venez par ici. Laisse-nous, maman.

Gloria m'a conduit dans sa chambre, mais elle a laissé la porte ouverte. On s'est assis, à distance.

— Que faites-vous dans la vie ? a-t-elle demandé.

— Je suis écrivain.

— Oh, bravo ! Et qui est votre éditeur ?

— Je n'ai jamais été publié.

— Ah, dans ce cas vous n'êtes pas vraiment un écrivain.

— C'est juste. Et j'habite dans un bordel.

— Hein ?

— J'ai dit : c'est juste, je ne suis pas vraiment un écrivain.

— Non, après, qu'avez-vous dit après ?

— J'habite dans un bordel.

— Ça vous arrive souvent ?

— Non.

— Comment se fait-il que vous ne soyez pas à l'armée ?

— On n'a pas voulu de moi.

— Vous plaisantez !

— Heureusement non.

— Vous n'avez pas envie de vous battre ?

— Non.

— Mais ils ont bombardé Pearl Harbor !

— Je sais.

— Vous ne voulez pas vous battre contre Adolf Hitler ?

— Pas vraiment. J'aime autant que d'autres s'en occupent.

— Vous êtes un lâche !

— Tout à fait. Ça ne me dérangerait pas tellement de tuer un homme, mais j ne supporterais pas de dormir dans des casernes, au milieu d'une bande de ronfleurs, et d'être réveillé par un cinglé avec son clairon. Ensuite, je n'ai pas envie de rentrer dans cette saloperie caca d'oie qui démange la peau ; j'ai la peau très sensible.

— Je suis heureuse d'apprendre que vous avez une sensibilité quelque part.

— Moi aussi. Mais je préférerais que ça ne soit pas ma peau.

— Vous devriez écrire avec votre peau.

— Vous devriez écrire avec votre chatte.

— Vous êtes abject. Et lâche. Il faut repousser les hordes fascistes. Mon fiancé

est lieutenant dans la marine. S'il était là maintenant, il vous casserait la figure.

— C'est probable, et je n'en serais que plus abject.

— Il vous apprendrait au moins à vous conduire en gentleman.

— Comme vous avez raison ! Si je tuais Mussolini, je serais un gentleman ?

— Évidemment.

— Dans ce cas, je m'engage demain.

— Je croyais qu'ils ne voulaient pas de vous.

— Je sais.

On est resté assis un moment, sans un mot. J'ai dit :

— Écoutez, puis-je vous demander quelque chose ?

— Allez-y.

— Pourquoi vouliez-vous que je descende du car avec vous ? Et pourquoi avez-vous pleuré, quand j'ai refusé ?

— À cause de votre visage. Vous êtes plutôt laid, vous savez.

— Oui, je sais.

— Eh bien, votre visage est laid, mais tragique. Je voulais juste voir cet aspect tragique s'en aller. J'étais triste pour vous, alors j'ai pleuré. Pourquoi votre visage est-il aussi tragique ?

— Doux Jésus !

Je me suis levé et je me suis tiré.

Je suis rentré à pied au bordel. Le type à la porte m'a reconnu.

— Hé, champion, qu'est-ce que tu as pris sur la lèvre ?

— Une discussion sur le Texas.

— Le Texas ? T'étais pour ou contre le Texas ?

— Pour, forcément.

— La vie est dure, champion.

— Je sais.

Je suis monté dans ma chambre, j'ai décroché le téléphone et j'ai demandé au standard d'appeler le rédacteur en chef du journal.

— Bonjour mon vieux ! Ici Bukowski.

— Vous l'avez vue ?

— Je l'ai vue.

— Ça a marché ?

— Au poil. Vraiment au poil. J'ai bien perdu une heure. Dites ça à votre journaliste.

J'ai raccroché.

Je suis sorti et je suis retourné au bar de l'autre jour. Rien n'avait changé. Le gros lard était là, entre deux tabourets vides. Je me suis assis et j'ai commandé deux bières. J'ai bu la première d'un trait, puis la moitié de la seconde.

— Mais c'est mon pote ! a dit le gros. Comment ça va ?

— Ma peau. Elle est très sensible.

— Tu te souviens de moi ?

— Je me souviens de toi.

— Je croyais qu'on ne te reverrait plus.

— Tu me revois. Alors, on s'amuse un peu ?

— Étranger, ici au Texas, on ne s'amuse pas.

— Ah ouais ?

— Tu penses toujours que les Texans puent ?

— Certains, oui.

Je suis retourné sous la table. Sorti en rampant, levé et parti.

Je suis rentré à pied au bordel.

Le lendemain, le journal expliquait que la romance avait mal tourné ; j'avais repris l'avion pour La Nouvelle Orléans. J'ai remballé mes affaires et j'ai marché jusqu'à la gare routière. Arrivé à La Nouvelle Orléans, j'ai déniché une chambre convenable et je suis allé traîner. J'ai gardé, les coupures du journal pendant quinze jours, puis je les ai balancées. Vous les auriez gardées, vous ?

LE PETIT RAMONEUR

Les trois premiers mois de mon mariage avec Sarah ne se passèrent pas trop mal, mais je dois dire que les ennuis n'ont pas tardé. Sarah cuisinait bien, et pour la première fois depuis des années je mangeais convenablement. J'ai commencé à prendre du poids, et Sarah a commencé à se plaindre :

— Henry, tu as de plus en plus l'air d'une dinde qu'on engraisse pour le Premier de l'An.

— C'est vrai, mon lapin.

J'étais magasinier chez un concessionnaire automobile et j'avais du mal à joindre les deux bouts. Mes seules joies étaient la bouffe, la bière et l'amour avec Sarah. C'est pas ce qu'on appelle une vie bien remplie mais il faut faire avec ce qu'on a. Sarah me comblait. Tout en elle s'épelait S.E.X.E. Je m'étais vraiment branché sur elle à l'arbre de Noël des employés du dépôt. Sarah était secrétaire. J'ai remarqué qu'aucun des types n'osait l'aborder pendant la petite fête mais j'en n'ai pas compris pourquoi. Je me suis approché, nous avons bu un verre et en discuté. Sarah était merveilleuse. Pourtant, quelque chose me gênait dans ses yeux : ils vous dévisageaient sans jamais cligner. Elle est allée aux toilettes et je me suis dirigé vers Harry, le camionneur.

— Écoute, Harry, pourquoi personne ne fait de gringue à Sarah ?

— C'est une sorcière, mon vieux, une vraie. Pas touche.

— Les sorcières n'existent pas, Harry. C'est prouvé. Toutes ces femmes qu'on brûle dans le temps, c'était une horrible erreur. Il n'y a pas de sorcières.

— On a peut-être brûlé un paquet d'innocentes, je n'en sais rien. Mais cette salope est une sorcière, crois-moi.

— Elle a besoin de compréhension, c'est tout.

— Elle a besoin d'une victime.

— Qu'est-ce que t'en sais ?

— Les faits. Deux types déjà. Manny, un vendeur, et Lincoln, un employé.

— Et alors ?

— Ils ont disparu sous nos yeux, comme ça, petit à petit ; on les a vus se liquéfier...

— Hein ?

— Je préfère ne pas en parler, tu vas croire que je déraile.

Harry s'est éloigné, et Sarah est revenue des toilettes, très belle.

— Qu'est-ce que Harry t'a raconté sur moi ?

— Qui te dit que j'ai parlé avec Harry ?

— Je le sais.

— Il n'a pas dit grand-chose.

— De toute façon, c'est des conneries. Je l'ai rembarré et il est jaloux. Il adore dire du mal des autres.

— Les opinions de Harry me laissent froid.

— Toi et moi on va baiser, Henry.

Sarah est venue chez moi après la fête et je peux vous dire qu'on ne m'avait jamais fait l'amour comme ça. La femme des femmes. Un mois plus tard on était mariés. Sarah a quitté son boulot vite fait, mais je n'ai rien dit, j'étais trop content. Elle cousait ses robes et se coupait les cheveux toute seule. Une femme remarquable, oui. Très remarquable.

Comme j'ai déjà dit, au bout de trois mois elle s'est mise à me chicaner sur mon poids. Au début elle plaisantait gentiment, puis ça a tourné à l'aigre. Et un soir où je rentrais du boulot :

— Enlève ces fringues dégueulasses !

— Qu'y a-t-il, chérie ?

— Tu m'as entendue, salopard ! À poil !

Sarah avait un peu changé, depuis notre rencontre. J'ai enlevé mes fringues et mon caleçon et je les ai jetés sur le canapé. Sarah me toisait.

— Beuark, un vrai sac de merde !

— Quoi, chérie ?

— Je dis que tu ressembles à un tonneau de merde !

— Enfin qu'est-ce qui te prend, mon lapin ? Tu cherches des histoires ?

— La ferme ! Regarde autour de ton ventre, des vrais pneus !

Sarah avait raison. On aurait dit un petit polochon de graisse qui m'aurait rembourrait les hanches. Elle a serré les poings et cogné mes pneus à coups redoublés.

— Il faut taper, casser la graisse, faire exploser les cellules...

Elle a encore cogné, plusieurs coups.

— Aïe, chérie ! tu me fais mal !

— Parfait ! Tape toi-même, maintenant !

— Hein ?

— Allez, plus vite que ça !

Je me suis cogné avec énergie. Quand j'ai arrêté les pneus étaient toujours là mais extrêmement rouges.

— On va te débarrasser de cette merde.

Je me suis dit : C'est ça l'amour, et j'ai décidé de coopérer...

Sarah a commencé à rationner mes calories. Finies les fritures, le pain, les patates et les sauces ; j'ai tenu bon sur la bière, histoire de lui rappeler qui était le chef, ici.

— Non, non et non. Pas question de me passer de bière. Je t'aime beaucoup mais je garde la bière !

— Très bien, on se débrouillera autrement.

- Se débrouiller pour quoi ?
- ~~Et bien, pour faire gicler ta graisse, pour te rétrécir jusqu'à la bonne taille.~~
- Et qu'est-ce que la bonne taille ?
- Tu verras bien.

Chaque soir, au retour du boulot, c'était la même question :

- Tu t'es frappé le ventre aujourd'hui ?
- Oh ! la la, oui !
- Combien de fois ?
- 400 coups de chaque côté, et sec.

Je me baladais dans les rues en me battant les flancs. Les gens me reluquaient mais qu'importe, moi au moins, j'essayais d'arriver à quelque chose...

Ça marchait superbement. Je suis passé de cent kilos à 91, puis de 91 à 83. J me sentais rajeunir de dix ans. Tout le monde me félicitait. Tout le monde sauf Harry, le camionneur.

Un jaloux, évidemment, qui n'avait pas pu se sauter Sarah. Un merdeux.

Un soir je suis descendu en-dessous de 80.

J'ai dit à Sarah :

- Tu ne crois pas que ça suffit ? Regarde-moi !

Mes pneus avaient fondu depuis belle lurette, mon ventre était creux et j'avais l'air d'aspirer mes joues.

- Si j'en crois les tables, dit Sarah, tu n'as pas encore la bonne taille.
- Écoute, je mesure un mètre quatre-vingt trois. Quel est le bon poids ?

Elle a eu cette réponse bizarre :

— Je n'ai pas dit « bon poids » mais « bonne taille ». Nous entrons dans un Age Nouveau, l'Age Atomique, l'Age de l'Espace et surtout, l'Age de la Surpopulation. Je vais sauver le monde. Je vais résoudre le problème de la Surpopulation. C'est le point crucial. Laissons à d'autres la Pollution. La solution à la Surpopulation réglera la Pollution, et plein d'autres choses.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

J'ai décapsulé une bouteille de bière.

- Ne t'en fais pas, tu verras bien.

Puis j'ai remarqué qu'à chaque pesée, si je perdais encore du poids, je n'avais plus du tout l'air de maigrir. Bizarre. Puis j'ai remarqué mes pantalons : ils me descendaient sur les chaussures, imperceptiblement ; et mes manchettes me descendaient sur les poignets. En bagnole, je me sentais loin du volant. J' me rapproché le siège d'un cran.

Un soir, je monte sur la balance.

70 kilos.

- Écoute, Sarah...

— Oui chéri.

- Je ne comprends pas.

— Quoi ?

— J'ai l'impression de rétrécir.

— Rétrécir.

— Oui, rétrécir.

— Imbécile, on ne rétrécit pas, c'est impossible ! Tu as déjà entendu parler d'un régime qui rétrécit les os ? Les os ne sont pas élastiques ! Le calcul des calories n'agit que sur les graisses. Ne dis pas de bêtises ! On ne rétrécit pas !

Sarah a rigolé.

— D'accord, dis-je, viens ici. Prends ce crayon. (Je me mets contre le mur. Quand j'étais même, ma mère faisait ça pour mesurer ma croissance.) Tu tires un trait au-dessus de ma tête, là où le crayon touche.

— Si tu veux, gros bêta.

Elle a tiré le trait.

Une semaine après, j'étais descendu à 60 kilos. Le phénomène s'accélérait.

— Viens voir, Sarah.

— Oui, gros bêta.

— Tire un trait.

Sarah a tiré le trait, je me suis tourné vers elle.

— Maintenant regarde : j'ai perdu 10 kilos en une semaine. Je suis en train de fondre ! Je mesure à peine 1,65 m. C'est une histoire de fous ! De fous ! J'en ai marre. Je t'ai vu tailler mes pantalons et mes manches de chemise. Ça ne se passera pas comme ça. Je vais me remettre à manger. Je crois bien que tu es une espèce de sorcière !

— Gros bêta...

Peu après le patron m'a convoqué.

J'ai grimpé dans le fauteuil, en face de son bureau.

— Henry Markson Jones Junior ?

— Oui monsieur ?

— Vous êtes bien Henry Markson Jones Junior ?

— Bien sûr monsieur.

— Parfait. Jones, nous avons étudié votre cas de près. Je crains que vous n'fassiez plus l'affaire. Nous regrettons ce qui vous arrive... nous voudrions pouvoir vous aider mais...

— Monsieur, je fais de mon mieux.

— Nous le savons, Jones. Mais vous ne suffisez plus à votre poste.

Il m'a mis dehors. Bien sûr, on m'enverrait mes indemnités. Quand même, c'était petit de sa part de me virer de cette façon...

Je n'ai plus bougé de chez moi avec Sarah. Pire que tout - elle m'entretenait. Je n'arrivais même plus à ouvrir la porte du frigidaire. Puis Sarah m'a passé un

- [click Shadow \(The Paper Gods, Book 0.5\) pdf, azw \(kindle\)](#)
- [click The Ultimate Soup Cookbook pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
- [download Interview Skills That Win the Job: Simple Techniques for Answering All the Tough Questions pdf, azw \(kindle\), epub](#)
- [Toleration in Conflict: Past and Present \(Ideas in Context\) for free](#)
- **[download online Vingt mille lieues sous les mers](#)**
- [download Primrose Bakery Celebrations](#)

- <http://www.rap-wallpapers.com/?library/Shadow--The-Paper-Gods--Book-0-5-.pdf>
- <http://qolorea.com/library/Golf-All-in-One-For-Dummies.pdf>
- <http://thewun.org/?library/Interview-Skills-That-Win-the-Job--Simple-Techniques-for-Answering-All-the-Tough-Questions.pdf>
- <http://kamallubana.com/?library/Die-verlorene-Ehre-der-Katharina-Blum.pdf>
- <http://aircon.servicessingaporecompany.com/?lib/Vingt-mille-lieues-sous-les-mers.pdf>
- <http://metromekanik.com/ebooks/Japan--The-Art-of-Living.pdf>